

Préface

Si, par hasard, vous vous êtes égaré à Charonne, tout particulièrement du côté de la Réunion, et que vous vous adressiez à un autochtone pur jus, voire à un de ces bobos qui, depuis peu, ont colonisé le site, demandez-lui s'il connaît *Gérard Delbet*.

Ne vous étonnez pas s'il hausse les épaules avec une moue navrée et vous déclare : « *Désolé, connais pas* ».

Enchaînez alors : « *Et Gégé, vous connaissez ?* ».

Alors il y a de fortes chances pour que le quidam vous réponde, avec un grand sourire, surtout si - selon la formule consacrée - il a usé ses fonds de culotte sur les bancs de la communale du coin entre octobre 76 et nos jours : « *Bien sûr, Gégé, l'instit' de Vitruve !* »

Car Gégé c'est Gérard Delbet, une « figure » de Charonne au même titre que, jadis ou naguère, Bibi la Quille, Marcel le Colombophile, Simon le dernier des Scieurs-reperceurs, Papou le Gitan et bien d'autres encore dont l'inévitable Casque d'Or, vedette de la Belle Époque.

Gégé fait partie de ces membres atypiques de l'Éducation nationale qui, afin de lutter contre un échec scolaire

endémique dépassant les 30% dans ce milieu populaire, avaient mis en place dès 1962 un système pédagogique original, un lieu de savoir destiné à développer les connaissances et l'autonomie des enfants autour de la vie de ce quartier-mosaïque. À inculquer calcul, orthographe, grammaire et toute la panoplie de l'écolier classique, mais aussi à faire l'apprentissage de la tolérance dans ce petit monde d'adultes de demain qui réunit, aujourd'hui, près de vingt nationalités.

De cette équipe au fonctionnement jalousement collégial, notre héros - même s'il s'en défend - en est vraisemblablement la locomotive. En tout cas, aux yeux de la population il en est la référence.

Au long des rues sa silhouette est familière. Trapu, avec sa démarche décidée, son regard pétillant derrière de grosses lunettes cerclées, ses moustaches en guidon de vélo («à la gauloise» si vous préférez), sa casquette vissée sur le crâne laissant dépasser un mini-catogan boudiné, ultime rempart d'une calvitie évolutive.

Avec une autorité non adjudantesque mais efficace lorsqu'il drive sa meute de gamins revenant du stade ou de la piscine, ou accompagnant un groupe d'artistes en herbe armés de planchette, de crayon et de papier, chargés d'immortaliser par l'image une vieille bicoque ou un étal de commerçant.

Ou guidant un groupe de tous âges dans les rues, impasses et passages - quand il en reste -, visite nostalgique parfois désabusée devant une rénovation destructrice; une

expédition qu'il fait illustrer par la lecture de descriptions tirées d'ouvrages de chroniqueurs férus d'Histoire locale et soucieux de ressusciter un passé de convivialité dans l'inconfort.

Ou bien encore, le jeudi, au marché sur la place, initiant les délégués de classe, responsables de l'ordinaire, au choix des comestibles et à la gestion du budget.

Farouche défenseur d'une expérience pédagogique sans cesse remise en question par les instances dites classiques et parfois menacée d'une suppression définitive, il est avec ses coéquipiers l'accompagnateur des classes vertes, le trait d'union avec d'autres établissements scolaires souvent lointains, l'organisateur des séances à thèmes dans les classes, la mise sur pied des spectacles et expositions réalisés par les élèves.

Dans les kermesses bi-annuelles destinées à financer ces « suppléments éducatifs », il joue le rôle de factotum à l'entrée de la cour dans les vapeurs du barbecue « cramant » les merguez.

Dans les soirées dansantes, organisées pour le même motif, il régale l'auditoire de sa voix de baryton avec des gouaillantes de jadis et des chansons à texte d'aujourd'hui, unissant pour un soir Aristide Bruant et Georges Brassens...

Il est aussi - et c'est le véritable objet de cette préface - un écrivain de talent qui est, jusqu'à présent, ignoré de la nomenclatura des critiques littéraires beaucoup plus fascinés par les auteurs et éditeurs en cour.

«La rue du Soleil», qu'on réédite aujourd'hui, avait été pour moi une révélation.

Je ne doute pas que le nouveau lecteur de ce livre partagera mon appréciation en découvrant cette saga tumultueuse à laquelle, probablement, il n'est pas étranger.

C'est un émouvant témoignage sur des personnages non conformistes, quelque peu « anars » il faut bien l'avouer, dégagant souvent, malgré la dureté des temps, une gaieté communicative.

Beaucoup de tendresse aussi dans l'évocation des moments difficiles avec pour toile de fond les horreurs de la guerre et les difficultés de la vie ouvrière, délivrée avec pudeur et sans esprit de vengeance, même si c'était le lot inévitable de la population laborieuse de cette rue du soleil qui pourrait être les aïeux ou les frères des héros de Daniel Pennac.

Au fil des pages, on retrouve souvent le style du père de Malaussène et de la Fée Carabine. Un style incisif, enrichi par un vocabulaire fleuri, inondé de cascades argotiques auprès desquelles les formules imagées de Frédéric Dard pourraient passer pour d'aimables ruisselets.

Et je suis persuadé que Michel Audiard, orfèvre en la matière, n'aurait pas dédaigné cette description post-opératoire contenue dans une correspondance délivrée à ses « potes » au sortir d'un récent séjour hospitalier et que je ne résiste pas à vous faire partager :

« Très vite, en journée, on nous a fait comprendre qu'il faudrait se lever, « les mecs », et marcher. Pour les problèmes de tuyauterie, de circulation, de plomberie personnelle.

Dans les couloirs, dans la chambre on a fait ce qu'ils disaient. On put alors croiser, ce soir d'octobre, arpentant les couloirs de l'Hôpital Pitié-Salpêtrière, de vrais gentils-hommes XVIII^{ème} siècle aux bas blancs de contention, plus ou moins en djellaba de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris et le cubi en bandoulière avec la durite qui dépassait.

Ce soir là, c'était plutôt Rosé de Provence, Coteaux de Peyriac ou Sainte-Victoire. On se saluait le cépage d'un infime mouvement de tête...»

*

Moderne *Hussard de la République*, pourfendeur d'un système pédagogique qu'il juge inadapté car incomplet, amoureux du quartier où il a exercé son savoir depuis trente cinq ans, chanteur à ses heures, auteur de nouvelles qui lui valurent de remporter de nombreux concours et d'un premier roman prometteur au doux nom de «Coco la bite», décidément Gégé a plusieurs cordes à son arc. Il compte prochainement poursuivre sa carrière littéraire avec un essai où il devrait mettre en scène un certain Cupidon. Ce même Cupidon qui, du côté de l'impasse Saint Pierre, mit Nadine sur sa route, sa Dulcinée, dont les beaux yeux l'attirèrent en proche banlieue, l'exilant de la rue du Soleil qu'il évoque ici pour notre plus grand plaisir.

Doc

p.c.c : Lionel Longueville

Rue du Soleil

À un moment donné, quelqu'un s'est écrié :

« On y va. Assez d'attendre ! »

Au regard que ma mère lui a jeté, au *quelqu'un*, je fus aussitôt convaincu qu'il était mon père.

Assez souvent, je ressentais ce frisson de la reconnaissance. Ça m'avait pris tout même, cette habitude. Ma vieille n'y voyait pas d'inconvénient : ça la dispensait de me fournir des explications à propos de l'Absent. J'en avais toujours un qui se pointait, harnaché d'épopées, giclant d'un bouge, tournant au coin de notre rue, à lui raconter, le soir, avant sommeil, juste pour qu'elle poursuive. Je m'endormais avant la fin...

Des papas, j'en avais plein pour finir. Une vraie compagnie de darons. Mais là, celui-ci, fier, vaillant, le poitrail offert et les bacchantes au vent, ça allait être le fleuron de ma collection !

« On y va. Assez d'attendre ! » qu'il répéta.

Faut dire que ça faisait pas loin d'une heure qu'on poireautait devant la porte de la mairie. La délégation, reçue par les édiles, ne revenait pas pour nous signifier les résultats de l'entrevue, et notre petite foule, groupée sur la place,

commençait à taper du pied d'impatience. Deux ou trois municipaux nous lorgnaient déjà d'un œil méchant.

Celui qui aurait dû être ton papa si t'étais né plus tard, comme dira ma mère, s'avança franchement. L'un des municipaux se précipita pour lui interdire l'entrée...

Les deux hommes se toisèrent, le regard brillant. Puis *mon père* a dit quelque chose à l'autre, tout bas, et, soudain, ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre, s'embrassant comme de vieux potes. L'homme de la mairie avait lui aussi reconnu mon papa. Et mon papa, c'était un des combattants de la Commune. Un proscrit de retour...

On n'arrête pas un communard, qu'il a dit et qu'on a dit aussi quand tout le monde s'est approché. Les municipaux ont alors reculé et on a pu entrer moyennant un peu d'ordonnancement dans notre cortège. Les femmes en ont profité pour tapoter leur robe, réinstaller leur fichu sur les épaules, on a essayé de faire tenir tranquilles les gosses. Sans succès. On s'est aussitôt engouffré dans le bâtiment comme des piafs, et de courir vers le grand escalier de pierres blanches, celui qui monte vers les grands salons, vers les ors, vers les peintures...

Ce matin-là, on était parti, tous ensemble, les habitants de notre rue. Jusqu'à la mairie. On voulait que le cortège soit imposant, bruyant autant que possible, populeux. Fallait en imposer aux élus. On n'en voulait pas de leur méchante idée, fallait que ça change, les mauvais jours devaient finir...

Le charretier du bout de la rue avait affrété une de ces charrettes et on y avait fait grimper les gosses et quelques

vieilles mal-en-point. Pour pas les perdre ou risquer de verser, le charretier les avait encordées sur leurs chaises : elles trônaient, hilares, au milieu de nous, agitant leurs petits mouchoirs blancs à la population ameutée sur les trottoirs ou aux fenêtres. Il avait confié la conduite de la charrette à sa fille aînée et lui, grand seigneur, menait le cortège du haut de son cheval, distribuant des branches de lilas aux jolies filles. L'air embaumait.

Derrière nous, les plus vieux des hommes, fringués comme à la noce, suivaient, tête nue et verbe haut, regardant de tous côtés pour voir si on les voyait bien. Ça faisait douze ans qu'ils n'avaient pas ainsi arpenté le pavé, ensemble, bras dessus, bras dessous, fiers, arrogants, prêts à en découdre s'il avait fallu.

«Envoyez les Versaillais!» qu'ils gueulaient, plein de morgue. On s'attendait à ce qu'ils se mettent à chanter à tout moment. Derrière, le reste de la foule commençait à s'amonceler, heureux de rire, de se retrouver là, côte à côte, se chatoyant la frimousse de braver les curieux penchés aux fenêtres, rameutant un vieux pote, moquant le cocu, sifflant la mignonnette.

Ma rue, toute ma rue, jaillissait sur le pavé. J'y reconnais-
sais voisins, voisines, petites gens des étages, peuples des
rez-de-chaussée, Madame Lempereur, notre logeuse, Lu-
cienne la cordonnrière, Minable le Dénicheur, Théophile
le marchand de vin et son quadrille d'ivrognes qui débu-
taient déjà un chahut, se disputant la chopine, les deux
frères de la Menuise qu'on surnommait Tetaise et Mor-

non, quelques-uns de mes géniteurs favoris, ma mère, encore jolie, virevoltant parmi eux, cueillant un sourire à leurs bouches d'hommes bien mis, émiettant celui de leurs régulières, qui préféraient tourner la tête, ma mère, toujours jolie, finissant, une fois le cortège remonté, par prendre le bras d'un grand-père époustouflé et fier, fier de l'audace de cette sacrée garce.

Elle m'aperçut sur la charrette et me sourit. Simplement. J'en fus tout illuminé pour le reste du jour.

On descendit ainsi jusqu'à la maison commune, la joie au cœur, le refus en bouche. Personne ne nous arrêta. Les arbres pétaradaient d'avril. La carriole brinquebalait, une vieille m'avait pris sur ses genoux et nous chantions. Derrière, les vieux voulaient toujours qu'on leur envoie les Versailles pour que nos merles moqueurs leur chient dessus.

À l'entrée de la mairie, on nous signifia qu'on voulait bien nous recevoir mais pas tous ensemble, juste une délégation. Méfiantes, les femmes rechignèrent un moment puis tout le monde décida que oui mais qu'on resterait sur place en attendant le retour de nos délégués. Il fallut les désigner : trois vieux se proposèrent. Ils savaient lire et écrire : c'était pas idiot. Ils pénétrèrent dans la maison commune. On dut attendre...

Jusqu'au moment où le communard nous entraîna à sa suite. Il était rentré dans la mairie d'un air si décidé, si droit, ça nous en boucha un coin : c'était comme s'il était chez lui, comme s'il avait son rancard d'habitude avec les chefs municipaux ou comme s'il allait épouser maman

sur-le-champ. Le rire aux moustaches, il s'écria en nous regardant tous : « Bienvenue dans la maison du peuple ! » Tout le populo s'engouffra sur ses talons, joyeux, étonné, fanfaron. Cette fois, on y était dans la maison du peuple et on allait voir ce qu'on allait voir. Avec d'autres mômes, échappant au contrôle des adultes, on s'était faufilé jusqu'à l'étage pour se retrouver dans la salle commune, celle où se réunit le conseil. Nos trois délégués s'y trouvaient ; ils écoutaient, intimidés, un monsieur sapé bourgeois qui avait l'air de les sermonner copieusement. Paraît que le maire était occupé en face à faire le marieur et qu'on ne pouvait pas le déranger pendant la cérémonie. Faudrait revenir, écrire, patienter, supplier rendez-vous... Le peuple de ma rue débarqua dans la salle comme un flot. Le conseiller tenta bien de les contenir, de les ranger, d'ordonner les paroles qui fusaient, mais rien n'y fit : on voulait voir le maire, un point c'est tout !

Le conseiller, le bec claqué, chercha dans la foule un interlocuteur, n'y trouva que colère et rigolade et, ne sachant que faire, prit peur et recula jusqu'à la porte. Il chialait dans son froc, le richard.

Nous autres, on consultait les dorures de la République, le glissant des parquets cirés, le lourd plissé des draperies aux fenêtres, on tentait le coup de se sentir chez nous et de prendre notre mal en patience quand tout à coup, bousculant le conseiller et l'attrapant au collet, quelqu'un cria : « Invités, on est les invités ! Du mariage ! On est les invités, on te dit, bourgeois, écarte-toi, laisse passer la noce ! »

Et tout le monde d'éclater de rire à la bonne idée et de se précipiter vers la salle des mariages.

« Delacretelle ? Non mais tu veux rigoler ? Ce fusilleur ? »
Mon-père-sans-le-savoir pointait le maire d'un doigt accusateur. L'accusé, les deux mains appuyées sur la table des mariages, tentait de se dresser pour faire valoir son autorité bousculée, chiffonnée, ratatinée. Le mariage de la fille du bourgeois de ses amis intimes venait de lui péter dans les doigts. Toute la sainte famille, affolée, s'était dispersée dès notre entrée vociférante ; il allait rater le banquet grandiose qu'on lui promettait et ce fédéré qui venait lui demander des comptes... Quelle journée ! Il s'épongea le front d'un geste vif. La foule de ses administrés grognait devant lui, chantait, réclamait :

« On n'en veut pas, monsieur, de ce général pour notre rue ! Rue Delacretelle, ah non ! »

« Delabretelle, Delabretelle ! » moquaient les gosses.

Le peuple de ma rue occupait les bancs du mariage, riait, tapait des mains comme au théâtre. Sortant la chopine, Théophile et ses adjoints à la vinasse se fendaient la gueule à mater les peintures au mur derrière la tribune du maire. Il y avait de la fesse et du grandiose dans le barbouillage encadré, du drapé, du sublime, des jours meilleurs pour tout le monde, autour de nous. Moi, j'écoutais mon communard de nouveau père, je buvais ses paroles, je me fascinai à ses emportements, chaque volée de mots m'envoyait des brassées de frissons jusqu'aux cheveux. Pendu aux jupes de ma mère qui ne le lâchait plus des yeux, j'apprenais la Commune, cri à cri, rue à rue. Je répétais après

lui le nom des copains tombés là-bas, tout près, sur les pavés de ma colline, je m'épouvantais au sang jailli des blessures, aux coups de feu, je pleurais l'amitié écorchée, le merle moqueur et ce temps de cerises, caché contre ma mère... Je le voulais pour père ce communex farouche! Le maire l'écouta puis, l'air ironique, crut pouvoir l'interrompre :

« Et Varlin, ça t'irait mieux, ou Ferré, ou Ranvier peut-être ? Tous ces massacreurs de prêtres pour le nom de ta rue, ça t'irait mieux ? Ou Louise Michel ? La pétroleuse ? Rue des Pétroleuses ? Hein ? »

Je détestai aussitôt ce rupin de maire. Et je ne fus pas tout seul : il y eut un mouvement parmi l'assistance, une houle, des cris, des chaises foutues par terre. Outrées, les femmes se levèrent d'un bloc et faillirent renverser la tribune. Les hommes durent les arrêter, elles en auraient fait de la charpie du marieur. Elles voulaient se le becter.

Les gens de la police arrivèrent juste à temps pour le sauver des griffes des pétroleuses. Ils nous poussèrent hors de la salle des mariages sans ménagement et nous raccompagnèrent dehors.

Sur la place de la mairie, on retrouva notre charrette et on prit le chemin du retour. En remontant la colline qui sent bon le lilas, un bout de soleil renversa les nuages et éclaira notre petite foule. Ma mère tenait le communard par le bras et riait, envolant ses cheveux. Le soleil vitrailait dedans : elle était rousse tout à coup. Il lui parlait à l'oreille. Il devait encore lui raconter la Commune. Elle, elle faisait

mine de s'insurger, collée à son flanc et repartait à rire de plus belle. Un moment je crus qu'elle l'embrassait puis, bercé, au chaud dans les jupes de la vieille sur la charrette, je m'endormis.

Quand on me réveilla, toute la rue faisait la fête devant chez Théophile, le marchand de vin, d'autres avaient envahi son comptoir et le jardin qu'il avait derrière. Ma mère dansait, sa robe tournoyait dans la nuit, il y avait beaucoup d'étoiles, je crois, les gens parlaient tous ensemble, tout s'arrangeait, la Mairie renonçait à donner le nom de ma rue à un Versaillais, on avait sorti le drapeau rouge à la fenêtre, les grands buvaient des chopines en gueulant des chansons d'amour, les gosses se chamaillaient, le communard avait fini par épouser maman et je sentais le sommeil revenir vers moi...

Je dormis jusqu'au petit matin, au chaud dans le creux d'une barricade.

Le soleil m'aveugla quand je jaillis dans la rue. Je venais de me réveiller et elle n'était pas là. Je voulais ma mère, je voulais ma mère !

Je courus jusque chez Théophile. C'était fermé, mais elle était là, un peu plus loin, debout devant le soleil. Elle regardait quelqu'un partir, dans le lointain. Mais il n'y avait personne dans la rue. Elle ne bougeait pas, toute seule, émerveillée. Je m'approchai et lui touchai la robe. Elle ne me regarda pas, se contentant de me caresser la tête, les doigts glissés dans ma tignasse. Elle fixait l'horizon et le soleil qui se levait dans le ciel.

rue du soleil

« C'est moi, maman, lui dis-je. C'est moi... Dis, comment il s'appelle le communard ? »

Elle me regarda alors et murmura :

« Soleil, mon amour, Soleil ! »

1883

Le mouchoir

Paris, le 17 février 1916

Mon cher Maurice,

J'ai bien reçu ta dernière lettre, qui m'a trouvée en meilleure santé que la précédente. Je ne veux pas t'alarmer de soucis, tu en as bien assez comme ça. Je tousse encore un peu, mais je reprends vie et force à te lire. Un petit monsieur vient régulièrement me faire la lecture de tes lettres et cela me contente affectueusement, il tient aussi la plume pour moi; oh, ne crains pas d'être jaloux, tu le connais bien, il n'a que quinze ans et c'est ton frère. Il est tout à fait gentil avec moi et me tient compagnie quand les jours paraissent si longs loin de toi. Il m'apporte réconfort et tous les deux nous parlons de toi.

Mais dis-moi, toi, mon grand chéri, ne prends-tu pas froid? Les journaux disent, ton frère vient m'en lire régulièrement quand je suis trop faible, que la guerre cessera bientôt, si cela pouvait être vrai. À Paris, elle semble si loin, pauvres de vous qui souffrez là-bas. Quelquefois, je crois vivre un rêve, cela fera bientôt huit mois que te voilà parti. Je ne

rue du soleil

veux pas t'inquiéter, mais j'ai souvent des peurs qui me prennent, je t'en supplie : prends soin de toi, fais ton devoir de soldat et, te connaissant, je sais qu'il en sera ainsi, mais mon chéri, ne fais pas le fou, je veux te revoir, j'attends ton retour.

Je t'embrasse avec toute mon affection.

Ta Lucienne qui t'aime

Le 5 mars 1916

Ma Lucienne,

Quelle joie de recevoir de tes nouvelles, ici. Remercie bien mon frère Marius de m'écrire à ta place. Je t'ai confiée à lui et mon cœur me dit que j'ai bien fait. Il a beaucoup de connaissances et pourra devenir un Monsieur, plus tard, s'il continue comme ça. Dans les bureaux, on est tout de même plus au calme qu'à l'usine et les singes vous fichent un peu mieux la paix.

Ici, sur le front, pas trop de moments pour rigoler. Ça arrive tout de même. Dimanche dernier, nous avons eu droit au cinématographe : Charlot nous a bien fait rire encore cette fois. Pour le reste : rien de neuf, les copains qui me restent me réclament tous les jours de faire l'andouille : j'imité les gradés, je me moque de leurs grands airs de Napoléon des tranchées, je leur chante ma petite chanson, je leur fais

un peu oublier le bruit de l'artillerie et l'odeur de la tambouille. L'autre jour, je leur ai même montré « le coup du mouchoir ». Marius te l'expliquera. Tous les copains en ont bien ri.

Je ne te dis rien de la guerre, ma chérie, tout cela est bien trop sale et les généraux en prennent bien à leur guise avec nous autres. À nous la boue et la crotte, les attaques pour rien, à eux les fauteuils et les cartes d'état-major. J'ai déjà vu mourir tant de copains. Et pour quoi de plus, on n'avance pas, on est enterré vivant. Les Allemands préparent un coup qu'on nous dit depuis hier, une offensive à ce qu'il paraît. Ça va encore barder pour nous.

Mais je m'aperçois que je ne te parle que de mes malheurs et que je ne prends aucun souci de ton état de santé: porte-toi mieux, ma petite chérie, je veux que tu guérisses de ces vilaines toux et de ce mal qui te fait la guerre à toi aussi et te retrouver dès que possible. Je n'ai pas eu de nouvelles de ma demande de permission mais j'espère l'obtenir avant le printemps et te revoir, rue du Soleil, sous les lilas des jardins.

Je rêve à toi. Je t'embrasse. Je t'épouserai sitôt la guerre finie. Demande bien à Marius de te raconter « le coup du mouchoir », ça te fera rire.

Maurice

Paris, le 15 mars 1916

Mon petit Maurice,

Te lire est toujours une joie. T'entendre par la voix de ton frère me rassure et m'apporte le calme dont je manque cruellement, de vilaines toux m'ayant reprise et je n'ai guère de paix entre leurs assauts. Mais suis-je idiot, je ne voulais pas t'alarmer et voilà que je me répands en plaintes à mon sujet. Les rigueurs de la situation te sont sûrement bien plus éprouvantes. Marius a croisé le fils d'un voisin qui revenait du front et qui racontait l'épouvantable boucherie que sont les attaques incessantes et la vie si difficile des soldats que vous êtes. Surtout, garde-toi bien, mon doux chéri, n'en fais pas trop, écoute-moi, j'ai tant besoin, en ce moment, de te sentir en bonne santé. Ta volonté de m'épouser m'a comblé de joie et je te remercie de cette annonce, elle me donne tant de motifs d'espérer ton retour. Marius, ton petit frère, prétend que la guerre ne durera plus longtemps. Je sais qu'il dit tout ça pour me faire plaisir, mais c'est si gentiment dit que cela me remplit d'aise. Il a toujours tant d'histoires à me raconter...

Imagine-toi que l'autre jour, dans le tram, il se fait sermonner par un vieux monsieur plutôt arrondi de sa personne, à cause d'une histoire de place assise. Le bonhomme voulait la place et celle-là en particulier. Ton frère est plutôt gentil garçon, serviable, mais, devant tant d'insistance, il prend plaisir à résister au malotru. Il fait le sourd pour tout te dire. Et continue de regarder sa voisine, qu'il trouvait plutôt à son goût. Tu peux imaginer que le monsieur ne l'entend pas de cette

oreille, grogne de plus belle, réprimande et pour finir s'en va chercher le contrôleur qui était une contrôleuse. Devant l'esclandre annoncé, Marius cède finalement, au désespoir de sa jolie voisine, qui mesure alors le peu de place qu'elle va pouvoir conserver sitôt l'hippopotame installé. D'un clin d'œil, Marius l'apaise, se place debout derrière et sort son mouchoir. L'énorme monsieur, fier et conquérant, se prépare à s'asseoir. Au moment même où il pose son derrière sur le siège, ton frère déchire le mouchoir. À ce terrible bruit de tissu déchiré, le gros bonhomme se redresse un peu, se touche le dessous du pantalon, balbutie, vire du blanc au rouge, se tortille, gêné, épouvanté de honte. La voisine pouffe et du monde avec elle. Le bonhomme, une main aux fesses, se relève alors et descend du tram sous l'éclat de rire général!

Ce que nous avons ri. Ah, le coup du mouchoir!

Cela m'a fait penser à autre chose. Je me sens un peu faible ces temps-ci et je dois rester au lit mais cela me dure. Le docteur est venu, l'autre fois, pour me dire que l'hôpital serait peut-être mieux pour moi mais je préfère rester à la maison pour le moment, je ne sais pas ce que tu en penses?

Ton frère me lit tes lettres ou me les relit. Sa prévenance me touche beaucoup et puis il écrit si bien ce que je veux te dire, sous ma dictée. Il devance mes pensées quelquefois, il me devine, il propose des choses à te dire, il se met si bien à ma place, à notre place... Tu sais, je le remercie souvent. Il vient chaque jour. J'espère guérir au plus vite. Voilà tout, mon pauvre chéri. Je te prie de prendre garde à toi et je t'embrasse de tout mon amour.

Lucienne

Argonne, le 17 mars 1916

Ma chère Lucienne,

Je n'ai guère de loisirs, en ce moment, pour t'écrire et je le regrette. La bataille fait rage et nous n'avons que peu de temps pour nous remettre, pour se retrouver soi-même, pour éprouver autre chose que l'envie de dormir. Je suis triste à l'idée de ne pas obtenir de réponse à ma demande de permission. Je ne viendrai sans doute pas pour le printemps. En attendant, je veux que tu vives et que ta santé s'améliore. Parle de moi avec mon frère, ce sera comme si je me trouvais quand même près de toi. Il te sera d'un grand secours en ces jours si difficiles. Ne m'oublie pas, mais pense à toi d'abord. Je t'embrasse si fort, je t'aime.

Ton Maurice

Comme chaque jour, je remontai la rue du Soleil jusqu'à la petite maison avec les grilles. J'y avais mes écritures. Les lilas bourgeonnaient déjà, deux ou trois piafs y venaient se rancarder sur l'état d'avancement des travaux du printemps. Il était en route, le bougre, et ne tarderait guère à nous rassurer sur le monde et ses espérances obligées. Je serrai mon poing dans ma poche à ces pensées, le papier de l'enveloppe se chiffonna encore davantage puis je poussai la porte pour entrer chez Lucienne.

Elle reposait. J'ouvris la fenêtre pour aérer un peu la chambre. En bas, les lilas s'agitaient les branches.

Je pris place sur la table qu'on m'avait libérée pour écrire. Je sortis les brouillons qui encombraient les poches de mon paletot, le papier bleu avec en-tête du ministère de la Guerre tomba par terre. Je le ramassai : il annonçait froidement que mon frère était mort début février, au début de l'offensive allemande... La lettre était arrivée chez nous, Lucienne n'en avait rien su, j'avais poursuivi la correspondance sans trop savoir pourquoi, ni où cela pouvait mener.

Pour adoucir sa peine peut-être, j'avais rédigé toutes ces lettres qu'elle attendait tant ; à la place de mon frère, je lui apportais les nouvelles qui faisaient de sa vie une espérance, une joie de patienter. Elle semblait si affectée, si malade, si fragile. Je me sentais devenu le funambule sur son fil, allant de l'un à l'autre, portant, tel un passeur de mots, ce qu'ils avaient envie d'entendre de l'autre, les aveux au creux des phrases, les au revoir toujours. *Au revoir est une promesse*, comme disait la chanson.

Je me devais de le leur faire savoir, de les abreuver d'eux-mêmes et d'apporter, à l'un, à l'autre, les lettres attendues. Comme le funambule, apaisé d'équilibre, j'écrivais, tissant le fil même sur lequel j'étais posé, le fil de leur attachement.

Lucienne, depuis trois jours, ne me parlait plus. Au fond du lit, elle restait sans bouger, reposant dans la certitude du retour de l'être aimé. Elle ne toussait plus. Semblait sourire. Je lui relisais les lettres de mon frère, les dernières,

celles que j'avais écrites puis rédigeais à sa place comme je le faisais depuis des semaines. Elle ne broncha pas quand sa logeuse entra, accompagnée des gendarmes. Ils me secouèrent sans que j'entende ce qu'ils avaient à me dire. Quand ils eurent fini de m'engueuler, je repris mes écritures : la lettre de Lucienne n'était pas vraiment finie... Elle lui parlait des lilas qui commençaient de fleurir au jardin, de l'odeur de la rue qui, déjà, n'était plus la même, de cette impression particulière que l'on ressent dans l'air, sitôt le printemps installé, dans cette couleur nouvelle à habiter. Elle lui disait de nouveaux mots d'amour, débroussaillés, au bord de la transparence, fragiles, que j'effleurais en écrivant. Il entendrait, lui, sous l'écorce de mes propos, la violence de leurs retrouvailles, la douceur de la peau à la source de l'épaule et les baisers promis. Il entendrait, lui, aux pires endroits, où qu'il se trouve, ce qu'elle voulait lui dire. Aurait-elle même besoin de parler, désormais ?

Ne resterait bientôt plus qu'un petit funambule, sur son fil de nuage, portant les mots de leurs paroles d'un bout à l'autre, de l'un à l'autre.

Le docteur qui entra m'engueula lui aussi ; il avait l'air de méchante humeur d'avoir été dérangé. Avec négligence et mépris, il se mit à feuilleter la liasse de lettres sur le petit bureau qui me servait d'écritoire. Il toussa et haussa les épaules, bouffi d'ironie. Je rangeai l'éparpillement. L'odeur des lilas entra par la fenêtre et quelques bruits d'oiseaux avec.

Le docteur s'était approché du lit. Avec de petits gestes furtifs et précis, il constata que Lucienne était morte.

Depuis au moins trois jours, pronostiqua-t-il, d'un air entendu. Il toussa, recula, cherchant où se mettre pour rédiger le constat de décès. Il me chassa de ma table, agacé, pressé, et se prépara à s'asseoir sur la chaise qu'un des gendarmes lui avançait.

J'avais déjà dégainé mon mouchoir...

1916